

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en sçais rien cependant, car il est au moins douteux, qu'il n'eût pas cru se tromper, si elle eût jugé à propos de le lui soutenir.

Enfin, il rentra, & ne nous trouva plus qu'en conversation si sérieuse, & moi, si loin d'elle, que, quand il nous auroit soupçonnés d'avoir moins d'indifférence l'un pour l'autre, que nous n'en paroissions avoir, notre maintien sûrement l'auroit trompé.

Quelque tranquilles que fussent les desirs que m'inspiroit Madame de Rindsey, j'avoue que Monsieur de Rindsey m'auroit fait plaisir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curiosité souvent nous donne presque autant d'impaticience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher absolument dans un premier rendez vous d'une beauté si sévère. C'est une chose si peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t-il pris, ou non? c'est à vous, mon cher duc, à me le dire.

---

LETTRE SIXIEME.

**S**I vous ne sçaviez pas, mon cher duc; la différence singuliere qu'il y a souvent entre ce que les femmes font, & ce qu'elles paroissent; combien la nécessité d'être estimées, & de cacher leurs penchans, l'amour de la considération, & le desir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous seriez surpris, sans doute, de me voir, dès le premier rendez vous, triompher d'une femme qui, à ne consulter que les apparences, devoit peu faire espérer une si prompte défaite. Je ne sçais, à dire la vérité, si l'intention de Madame de Rindsey avoit été d'aller si loin, & si je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des transports: peut-être, si je lui avois marqué tout l'empressement qu'elle me desiroit que me voyant faire auprès d'elle le personnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le sien, à moins, cependant, qu'elle ne soit plus méprisable encore que je ne le crois; & cela seroit assurément fort difficile. Car n' imaginez pas que j'aie la

folle fatuité de croire que je lui eusse tourné la tête; qu'elle ait été malgré elle, entraînée par mes graces, séduite par mes discours, étourdie par mes emportemens: vous sçavez que je ne lui avois pas dit que je l'aimois. Mes entreprises qui, avec l'air léger & désintéressé que j'y mettois, n'auroient été, pour toute autre qu'elle, que les plus cruelles insultes ne pouvoient pas l'avoir déterminée à la foiblesse, puisqu'elles n'avoient été que la suite de celle qu'elle m'avoit montrée; & à quelque point que je compte sur ce que je vau, je suis forcé de convenir que ce fut bien moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle est, que je dus ses bontés. Nous avons souvent vu des femmes se livrer à l'amour, ou du moins être foibles, par l'opinion où elles étoient qu'elles aimoient, & qu'elles étoient aimées; mais non-seulement Madame de Rindsy n'aimoit point, mais encore, il ne se pouvoit pas qu'elle crût que je l'aimasse. C'étoit le plus froidement du monde, & avec une intrépidité que je n'ai jamais vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un spectacle aussi singulier que nouveau, qu'elle se dégradoit par la facilité la plus honteuse. D'ailleurs, je n'étois pas le

premier devant qui elle se fût si basement compromise: sans goût comme sans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agrémens de la figure, qu'elle se rend: elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de sang froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquefois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois cependant que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs & à ses vues, la déterminèrent aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid & décent me cachoit encore. Une femme aussi foible que celle-là, est quelquefois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le seroit:

peut être aussi avoit-elle prévu sa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à son ignominie. Elle est du nombre de ces femmes qui se rendent intérieurement trop de justice, pour prétendre un moment à l'estime, & n'en pas désespérer toujours; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu seulement le tems de les desirer, & que vous mêmes n'y recevez, que parce qu'elles s'y jettent, & à condition de les y traiter avec tout le mépris qu'elles inspirent; &, en vérité, il faut pousser bien loin le détachement de soi-même, pour consentir à en mériter tant, & pour ne pas préférer, en supposant même que l'on nourrit dans son cœur une violente passion, le tourment d'y résister, au moins quelque tems, à l'infamie de se livrer d'une façon si flétrissante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure, à me faire honneur de ma sagacité. Il y a des femmes qui dans la position où Madame de Rindsy s'étoit trouvée avec moi, voilent avec tant de soin le trouble dans lesquelles jette la présence d'un objet aimé, qu'il faut un singulier usage de ces sortes de choses, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte si vive que je ne manquasse ce que l'on appelle

le moment, que jamais, peut être, on ne l'a plus indécemment annoncé; & que l'homme du monde, qui auroit le moins connu les femmes, n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La seule chose que je dus à mes connoissances, fut de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foiblesse de Madame de Rindsy: &, en effet, si je lui en avois inspiré, auroit-elle assez méconnu les intérêts du sien, pour ne pas craindre de me paroître si méprisable; & pouvoit-elle assez ignorer notre façon de penser à cet égard, pour se flatter que je pusse m'attacher sérieusement à une femme qu'il étoit si impossible d'estimer? Il est vrai, que quand elle auroit eu dans l'ame autant de dignité que Madame de Suffolck, je ne l'en aurois pas aimée davantage; mais je cachois alors avec trop de soin mon goût pour l'inconstance, pour qu'elle eût pu le soupçonner: & quand j'aurois été là dessus à Londres, d'aussi bonne foi qu'à Paris, ce n'en auroit dû être pour elle qu'une raison de plus de se défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faisoit se jeter si rapidement dans mes bras? Se flattoit-elle que je trouverois dans sa possession de quoi lui pardonner de ne me

l'avoir pas laissé désirer ? Jamais femme, peut-être, ne s'est moins dissimulé ses défauts. Quelle pouvoit donc être son idée ? Me croyoit-elle assez peu d'usage du monde pour croire que j'attribuerois à la seule violence de son amour pour moi son indécente foiblesse ? Non, sans doute : il ne faut donc chercher que dans les vices de son cœur, dans le dérèglement de sa tête, & dans le peu de besoin qu'elle a naturellement qu'on l'aime & qu'on l'estime, les raisons d'une conduite si misérable.

La présence de mon mari, remettant les choses dans l'ordre, ce fut de l'air du monde, le plus froid de sa part, & avec le plus grand respect de la mienne, que nous nous séparâmes tous deux. Mylord Rindsey voulut aller à Witehall dans mon carrosse. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de sa femme ; & , en effet, il ne tarit pas sur ses vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choses si inutiles ; & nous en confier de plus intéressantes, ils nous sauroient quelquefois d'assez désagréables corvées, & s'épargneroient à eux mêmes des malheurs qui les fâchent ordinairement, quand ils les savent. Le bon lord maudit, au surplus, mille

fois, ce chien de presbytérianisme, sans lequel, disoit-il, Madame de Rindsey feroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort sérieusement, de tâcher de la convertir là-dessus, & d'essayer de lui persuader que la sagesse peut se passer de dehors si farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déjà avancé un ouvrage qu'il paroïssoit avoir tant à cœur ; je lui promis, du moins, d'y travailler, & pour le tranquilliser un peu, lui laissai même entrevoir que je n'étois pas sans quelque espérance de la tirer un jour d'une secte si sauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la reine. Je me flattois d'y trouver Madame de Suffolck, mais son goût pour la musique Italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, Madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée ; mais heureusement, je fis la réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéressoit vivement mon cœur ; & pour ne lui pas laisser une idée qui, tout à la fois, auroit trop satisfait sa vanité, & trop blessé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'é-

tois pas si bien conduit l'après-dînée, & que je lui avois même montré de l'humeur, de ce qu'elle ne vouloit rien terminer, elle fut un peu surprise de me trouver si tranquille.

Vous étiez, me dit-elle, si extraordinaire tantôt, & vous m'avez quittée si brusquement, que d'abord, vous ne m'avez pas inspiré le desir, & qu'après, vous ne m'avez pas laissé le tems de vous dire que je veux que vous veniez souper chez moi; mais vous aurez pris quel engagement? Un aussi beau François que vous, ajouta-t-elle, en me contrefaisant d'une façon tout-à-fait ridicule, doit être si couru dans Londres, qu'il faut sans doute, pour l'avoir, s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien! répondis-je, tout couru que j'y suis, je n'ai pourtant point d'engagement déterminé, & j'irai chez vous. A propos, continua-t-elle, sçavez-vous bien que je ne fais positivement que de sortir; que je n'ai vu personne depuis vous, & que vous auriez eu un tems immense pour me parler de vos sentimens? Que sçait-on? peut-être m'en auriez vous persuadée. C'est, repris-je, ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas, en vérité, Monsieur le

comte, répondit-elle, je puis aisément & trop peut-être croire que je suis aimable; (car c'est sans doute cela que vous voulez dire) mais ce n'est pas à si bon marché que vous le pensez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne seroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai-je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoissante. Oh, interrompit-elle, point d'humeur, la vôtre seroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous reponds que vous me plaisez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez-vous exiger de moi plus que je ne reçois de vous? Cela n'est pas juste. Moi! lui dis-je, je ne sçais où vous prenez que j'ai de l'humeur: en ai je le ton, l'air & les discours? Mon Dieu, reprit-elle, croyez-vous que je ne vous voie pas bien? Pourquoi m'avez-vous quittée tantôt? Aviez-vous quelque chose de mieux à faire que de rester auprès de moi? Peut-être. Ah! pour cela, continua-t-elle, cela n'est pas vrai: en sortant de chez moi, vous avez été chez Madame de Rindsey. Oui, repris-je; mais j'ai été aussi ailleurs. Au reste, & quand cela ne

384 LES HEUREUX  
feroit pas, pensez-vous qu'il me seroit même impossible d'aimer Madame de Rindsey? Ah! très-impossible, répondit-elle, d'une impossibilité absolue. En vérité, mon pauvre comte, ajouta-t-elle d'un air de pitié, si vous n'imaginez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous ferez bien la dupe de ce magnifique stratagème: mais il ne se peut pas qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous vous soyiez flatté de me faire donner dans un pareil piège? Mais, qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuse idée me soit venue, & que je veuille vous tendre des pièges? Enfin, repliqua-t-elle, ne prenez pas la peine de me tendre celui-là; car, je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'est que si malheureusement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup de désespoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous prendre, vous noyer, vous casser la tête ne seroit rien auprès; & toute inhumaine que vous me croyez, je serois pourtant fâchée que vous vous donnassiez un aussi grand ridicule que celui-là. Eh bien! lui dis-je d'un air sérieux, je n'en suis pas amoureux; je n'ai pas même envie de le devenir; mais

ORPHELINS. 385  
mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle inspirât une passion. Une passion! s'écria-t-elle en éclatant de rire, elle seroit bien étonnée si un pareil bonheur lui arrivoit. Vous en diriez autant de Madame de Suffolck, répondis-je; & s'il y avoit à la cour quelqu'un qui l'effaçât, vous auriez encore peine à croire qu'on pût avoir pour elle quelque sentiment. Non, repliqua-t-elle, je trouve à la duchesse de la beauté; mais il est vrai que cette beauté là ne seroit pas la mienne. C'est, repris-je, parce qu'en effet, ce n'est pas la vôtre; car je suis très-convaincu que si vous pouviez être elle, vous seriez encore plus contente de vous & moins satisfaite des autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me croyez donc bien coquette! Je n'ai pas besoin! répondis-je, de vous dire comment je la trouve; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense que quand vous pourrez vous définir vous-même; & je suis bien trompé si de long-tems je vous fais cette confiance. Je suis fort aise, dit-elle, d'un air piqué, que vous ayez tant de réserve pour moi; il me sembloit que j'avois

aussi une confiance à vous faire; mais vous m'apprenez à être discrete, & je vous réponds que je suivrai votre exemple.

Le concert qui commença en cet instant, interrompit cet entretien, dont je ne vous aurois pas rendu compte, si je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'esprit de Madame de Pembroock, & de la façon dont j'étois avec elle.

Cette musique, qui me parut plus longue encore que brillante, étoit près de finir, lorsque Madame de Rindsey arriva à Witehall. Elle avoit un air si singulièrement modeste, & me parla avec si peu de distinction & tant de sécheresse, que je pensai douter que je fusse si bien avec elle. Je n'ai jamais vu personne avoir tout à la fois moins de vertu & moins de coquetterie, braver intérieurement plus de choses, & paroître en respecter davantage.

Mylord Rindsey qui soupoit avec nous; (car les maris Anglois sont odieux pour ne jamais quitter leurs femmes) donnant, malgré elle, la main à Madame de Pembroock, celle de Madame de Rindsey m'échut. Comme je n'avois pas cublié absolument autant qu'elle

les délicieux momens que je lui avois dus dans la journée, je crus que, sans qu'elle eût de quoi m'accuser d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui ferrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air sec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi: mais au silence de sa main je crus que la mienne ne lui avoit pas assez clairement parlé. Je redouble donc; même discrétion de sa part: jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choses à penser de cette conduite; l'une que c'étoit un retour de vertu; l'autre, que c'étoit un caprice. Les retours de vertu sont rares; les caprices ne le sont pas tant; j'optai donc pour le dernier: je me trompois; c'étoit un remords, mais qui l'auroit cru! Quand elle m'auroit intéressé, autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaisie qui me paroïssoit aussi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit sans doute lui faire trop d'honneur; j'étois d'ailleurs moins pressé que jamais de l'avoir; & mon premier mouvement fut de lui rendre ses paroles. Mais je fis réflexion

388 LES HEUREUX  
que c'étoit trop tôt, & que je ne pou-  
vois mieux la punir qu'en lui conti-  
nuant mes soins. Je lui serre donc en-  
core la main, mais plus fort que les  
deux premières fois. Ah! vous me faites  
mal, me dit-elle très-bas, mais très-  
aigrement. Mon Dieu, lui répondis-je  
avec un fouris moqueur, que vous  
avez la main délicate! Je me trompe  
fort, répondit-elle avec plus d'aigreur  
encore, ou ce ne seroit pas cela que  
vous devriez avoir à me dire. Je le  
crois comme vous, repris-je ironique-  
ment, mais vous devez voir vous-même  
qu'il n'est pas possible que je vous dise  
ici ce qui, selon toute apparence, vous  
plairoit le plus à entendre de ma part.  
Rien assurément n'étoit plus imper-  
tinent que cette réponse: elle la sentit  
& la dissimula. A ce propos, j'ai re-  
marqué que l'insolence réussit toujours  
auprès des femmes; elle les fâche, mais  
elle les subjuge. Celle-ci qui avoit  
compté que je serois, ou fort alarmé  
de son caprice, ou fort édifié de ses  
remords, fut tout-à-fait confondue de  
la façon dont je prenois la chose. Moins  
les Anglois sont galans, plus ils sont  
respectueux; j'apportoïis dans Londres  
des mœurs & des manières qui y étoient

ORPHELINS. 389  
on ne peut pas plus nouvelles, & qui  
y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir  
brutal de boire n'est pas fait pour être  
toujours le premier plaisir d'une nation  
aussi éclairée, & même aussi sensible que  
la nôtre. Nous voudrions tôt ou tard  
que l'amour en prenne la place; & com-  
me tout le monde n'a pas la faculté d'ai-  
mer, mais que le goût peut aller à tou-  
tes les âmes, je me flatté de voir un jour  
regner dans Londres comme à Paris, la  
galanterie, l'inconstance, la perfidie, le  
manège, l'impertinence & les mauvais  
procédés.

Madame de Rindsley, ne me voyant  
donc disposé, ni au respect, ni à l'inquié-  
tude, n'osant se plaindre aigrement de la  
légèreté de mes propos, de peur que je  
ne les rendisse plus légers encore, & ne  
pouvant reprendre si-tôt le majestueux  
caprice qui lui avoit si mal réussi, prit  
le parti de se taire, & fit bien. L'imitai  
son silence; point de réparation, nulle  
excuse, point d'alarme. Peut-on aimer,  
se disoit-elle, sans doute, & montrer si  
peu d'intérêt? Mais aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire  
que nous étions assez mal ensemble  
quand nous arrivâmes chez Madame  
de Pembroock; &, soit que ce fût en



390 LES HEUREUX  
elle pure fantaisie, ou desir de mon-  
trer, enfin, un peu de vertu, j'étois si  
indigné de l'un, & si peu fait pour lui  
passer l'autre, que je crois que je ne lui  
aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse  
craint que Madame de Pembroock, qui  
n'étoit que trop portée à tout interpréter  
en sa faveur, n'eût imaginé que je vou-  
lois lui faire un sacrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres  
aussi sentés qu'eux, & quelques femmes  
très-indifférentes soupoient, ou, pour  
mieux dire, passioient la soirée chez elle;  
car, dans toute l'Angleterre générale-  
ment, & à Londres sur-tout, le souper  
n'est pas, comme en France, le repas fa-  
vori, parce que l'heure du parlement  
nous fait dîner trop tard. Tout solides  
que nous sommes, nous parlons plus de  
bagatelles qu'on ne le croit communé-  
ment en France: nous ne sommes tous,  
ni aussi profonds que Locke ni aussi bril-  
lans & aussi fertiles que Stéele, Con-  
greve & Adisson. Enfin, quoi qu'on vous  
en dise, il y a des sots en Angleterre;  
& nous sommes forcés, comme chez  
vous, de jouer pour échapper, ou à  
notre taciturnité, ou à la futilité & à  
l'ennui de la conversation. Après avoir  
beaucoup parlé des Italiens, que nous

ORPHELINS. 391  
venions d'entendre, les avoir trop loués,  
en avoir dit trop de mal, & raisonné de  
travers sur la musique, Madame de Pem-  
broock, qui sentit que nous disions tou-  
jours la même chose, arrangea des par-  
ties de Whist, ne manqua pas de me  
mettre de la sienne, & de donner But-  
tington à Madame de Rindsey, pour les  
obliger tous deux. Cet arrangement vous  
déplait peut-être, me dit-elle tout bas.  
A moi! lui répondis-je, j'aime beaucoup  
Buttington, mais je ne meurs pas de cha-  
grin quand il s'ennuie. Vous vous en-  
nuieriez moins que lui, repliqua-t-elle,  
si vous étiez à sa place, & je suis bien  
sûre que je vous joue un très-mauvais  
tour, en ne vous mettant pas avec Ma-  
dame de Rindsey. Point du tout, repris-  
je, vous me prouvez par-là qu'il entre  
dans votre arrangement un peu de  
jalousie; & je suis tout-à-fait glorieux  
de faire naître en vous ce mouvement.  
Vous le croyez, repliqua-t-elle, en vé-  
rité? Oui, repartis-je, en vérité, je le  
crois; & comment voulez-vous que je  
ne le croie pas, lorsque vous faites une  
chose qui me le prouve? Eh bien, re-  
prit-elle, en me regardant d'une façon  
fort singulière, vous avez tort; & j'ai  
songé bien plus à me procurer le plaisir

de jouer avec vous, qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle, qui ne vous intéresse guere, à ce que je crois: au reste, si je me trompe, c'est tant pis pour vous. Je sçavois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock, les agaceries qu'elle me faisoit pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être, & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarraffer un peu.

J'étois, moi, dans un plus grand embarras qu'elle. Je soupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois, comme on dit en France, du dernier bien avec Madame de Rindsfey. Je ne pouvois que par-là me dédommager de la triste nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes, cette conquête pût me faire un certain honneur; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu, qu'il étoit agréable de détruire, & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois ces femmes à maintien décent; & comme on ne peut guere supposer,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne suppose beaucoup de mérite, leur conquête, sans être aussi brillante que celle d'une fort jolie femme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reste, qu'il est du devoir d'un bon citoyen de ne pas laisser ses compatriotes respecter une fausse vertu. Ce motif ne m'est pas plus nouveau qu'à vous; & vous pouvez vous souvenir que nous avons plus d'une fois attaqué des femmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur pruderie & le desir qu'elle nous inspiroit de les démasquer.

Il me paroissoit difficile, au ton que Madame de Rindsfey prenoit, de me flatter qu'elle consentiroit à se conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je considérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le public sur ses démarches. Lui ferois-je des avances? la laisserois-je au chagrin vertueux qui paroissoit la dévorer? Mon orgueil naturel, & le peu de gout qu'elle m'inspiroit, me conseilloyent assez le dernier; mais si, en prenant ce parti, je la mor-

394 LES HEUREUX  
rifois, je m'ôtois aussi par-là le moyen  
de prouver ce que je voulois qu'on crût;  
au reste, quand elle & moi aurions été  
ensemble aussi bien que nous l'aurions  
dû, la présence de Madame de Pem-  
broock m'auroit toujours gêné sur les  
regards & sur tous les petits riens qui  
auroient pu déterminer Madame de  
Rindsley à contraindre moins ses mou-  
vemens. J'étois bien sûr que la première  
avoit beaucoup plus de peur qu'on ne  
me crût pas amoureux d'elle, que je ne  
pouvois en avoir, que l'on ne pensât  
que je lui étois indifférent, & qu'elle  
voudroit en conséquence que tout fût  
pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'in-  
quiétoit; & même, par rapport à ce que  
j'espérois d'elle, il m'importoit peu  
qu'elle me crût des vues sur Madame  
de Rindsley; mais je ne voulois pas  
qu'elle imaginât que j'avois l'intention  
de lui tendre des pièges, & que je faisois  
d'elle assez de cas pour cela. Comment  
faire? jamais politique ne s'est trouvée,  
à ce que je crois, dans une conjoncture  
si embarrassante. Quand j'aurois lu cent  
& cent fois les négociations de Wal-  
singham, celles du président Jeannin,  
& même les lettres du cardinal d'Os-  
fat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

ORPHELINS. 395  
grands hommes de quoi me tirer de  
cet embarras; & j'aurois même eu quel-  
que plaisir à voir ce dernier à ma place,  
avec toute sa politique & toutes ses  
ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle  
perplexité, après de longues réflexions,  
que je vous épargne dans mon abrégé,  
& que vous trouverez dans ma gran-  
de histoire, quand il me plaira de la  
donner, ce fut de laisser tout au hasard, &  
d'être persuadé que dans la position où  
j'étois, il ne se pouvoit pas, de quelque  
façon que les choses tournassent, que le  
rôle que je jouerois à ce souper, ne fût  
très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit,  
je me mis à table: Madame de Pem-  
broock voulut que je fusse auprès d'elle;  
& tout doucement, tout nonchalam-  
ment, sans empressement, sans affecta-  
tion, Madame de Rindsley se plaça de  
l'autre côté auprès de moi. Ce commen-  
cement me fit espérer, & avec quelque  
raison, le succès dont ma vanité avoit  
tant de besoin. J'avois si peu encouragé  
Madame de Rindsley, depuis sa grande  
rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit  
pas qu'elle débutât par tant de clémence,  
pour s'en tenir à si peu de chose.